Germanica

29 | 2001

Le voyage dans les littératures scandinaves au xxe siècle

Théodor Kallifatides L'Odyssée d'un immigré

Theodor Kallifatides – Die Odyssee eines Immigranten

Birgitta Cremnitzer

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2194>

DOI : 10.4000/germanica.2194

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2001

Pagination : 91-100

ISBN : 9782913857063

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Birgitta Cremnitzer, « Théodor Kallifatides L'Odyssée d'un immigré », *Germanica* [En ligne], 29 | 2001, mis en ligne le 20 septembre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/2194> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.2194>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Théodor Kallifatides L'Odyssée d'un immigré

Theodor Kallifatides – Die Odyssee eines Immigranten

Birgitta Cremnitzer

J'ai parfois cru que je partais d'une langue vers une autre ; c'est le plus long voyage qu'un homme peut entreprendre. Je le croyais en effet... que j'étais parti pour le voyage le plus long. Mais je n'avançais pas, ni m'éloignais. Je me tenais en équilibre entre les deux, comme un aéroneute au-dessus d'un paysage inconnu. Mais j'aimais cela¹.

- 1 La Suède, société unilingue et homogène à l'origine, s'est transformée ces dernières décennies en une collectivité qui comprend beaucoup de minorités ethniques². Si l'émigration a constitué un thème très présent dans la littérature suédoise, l'immigration ne commence à s'exprimer elle-même que depuis peu, et elle n'a été, jusqu'à présent, que très peu étudiée d'un point de vue littéraire³.
- 2 Théodor Kallifatides (né en 1938) a été l'un des premiers écrivains immigrés à s'exprimer dans la langue de son pays d'adoption. Il quitte sa Grèce natale en 1964 pour gagner la Suède, attiré, comme beaucoup de ses compatriotes, par des perspectives d'avenir plus favorables. Il laisse derrière lui un pays ravagé par le chômage, marqué par les blessures mal cicatrisées d'une guerre civile et sur lequel pèse une atmosphère politique oppressante. En Suède, il exerce les métiers les plus divers : plongeur, facteur, portier de nuit, et il apprend la langue suédoise. Cela lui ouvre des horizons nouveaux et déterminants : il se montre avide de découvrir les différents aspects de sa terre d'accueil.
- 3 Cinq ans seulement après son arrivée en Suède, il entre sur la scène littéraire avec la publication d'un recueil de poèmes intitulé *Souvenir d'exil*, suivi par un roman *Les Étrangers*⁴. Toute migration commence par un départ, et c'est dans ce premier geste que Kallifatides découvre l'immigration, le thème privilégié de son œuvre, et en particulier des *Étrangers*. Il y met en scène le personnage d'un immigré grec dont l'identité est

similaire à celle du narrateur. Dès sa montée dans le train qui l'emporte vers la Suède, le héros du roman fait la suture symbolique des portes de son terroir ancestral et sécurisant. Il se coupe subitement des siens et de lui-même. À mesure que s'éloignent les bâtiments de la gare, le train, dans son mouvement, participe à cet arrachement, visible tant dans l'attitude des voyageurs que dans celle des personnes qui restent sur le quai, le visage grave et silencieux. Avec un ton pathétique, Kallifatides dépeint l'expression de ses parents au moment de son départ :

Le train se mit en marche. Les vieillards restaient sur le quai et je savais qu'ils devaient y demeurer encore un moment. Ma mère n'était pas certaine que son mari était toujours à ses côtés, elle n'osait se retourner, son visage était humide de larmes, et ses ongles étaient enfoncés dans ses paumes ridées. Mais il fallait se rendre à l'évidence. Tôt ou tard, les vieillards devraient se regarder en face. Plus pauvres, plus isolés que jamais, emplis de la honte de n'avoir pu offrir un avenir à leurs enfants, malgré tous les efforts, malgré toutes ces années dans les montagnes avec les armes à la main, malgré toutes ces années de prison, malgré toutes ces blessures corporelles⁵.

- 4 À sa descente du train, à Stockholm, le voyageur inaugure un espace incertain et mystérieux. Tout à coup, il est face à face avec l'inconnu et le désir, dans une onde de choc qui l'ébranle tout entier :

Stockholm, un soir de juin 1964. Je descendis du train, étourdi, fatigué et inquiet. C'était la première fois qu'à mon arrivée dans un lieu, personne ne m'attendait. La Gare Centrale était probablement semblable aux autres gares de mon itinéraire, mais tout semblait pourtant différent. Cette gare n'était pas une étape, mais la fin d'un voyage, et ce fait donnait à ce lieu un caractère mystérieux et effrayant. Je recherchais en moi l'espoir de découvrir une sensation d'aventure et d'exaltation, mais je ne découvrais que la peur et le fantôme d'un passé perdu dans mon pays natal⁶.

- 5 Grâce au plaisir de l'écriture ressenti par l'auteur, le lecteur ne demeure pas simple spectateur, mais devient un compagnon de voyage. Kallifatides offre un portrait détaillé de la situation de l'immigré. Il dépeint avec tendresse et chaleur ses compagnons de route, avec lesquels il partage un logement exigü et sans confort, lors de ses premiers mois en Suède. Ils forment une communauté fragile, du fait que leur seul lien commun réside dans leur origine grecque. Ils esquissent ensemble les contours des problèmes auxquels est confronté tout immigré, dans sa tentative de s'intégrer dans un nouveau pays. À la fin du roman, le héros quitte Stockholm pour Helsingborg, cité portuaire située au sud du pays, où il souffre de violents rhumatismes articulaires. Un médecin lui conseille alors de retourner chez lui. Mais quel est ce « chez-lui » ? Il choisit de subir un traitement médical à Stockholm et non pas à Athènes : la décision est prise de rester en Suède :

J'avais, la nuit précédente, rêvé pour la première fois en suédois. Il s'agissait d'un rêve tout à fait nouveau. Le silence régnait. J'étais de retour à mon quartier d'Athènes que je parcourais sans m'y reconnaître. Mon père me parlait, mais je ne pouvais percevoir ses paroles. Je lui souhaitais seulement bonne nuit, puis j'étais soudain de retour à Slussen, et je pouvais comprendre le langage de ceux qui m'entouraient. Je vis ma mère disparaître dans le métro. C'était le premier rêve de ma vie qui constituait un événement. Je compris que je ne pouvais faire marche arrière. Je compris qu'une nouvelle vie s'ouvrait devant moi, et que je pouvais commencer à exister à nouveau. J'avais atterri. Le saut avait réussi⁷.

- 6 Kallifatides a, lui aussi, réussi son propre saut dans la littérature. Aux yeux des critiques, il s'est distingué, dans ses premières œuvres, non seulement par sa maîtrise de la langue suédoise, mais aussi par la nouveauté du thème traité. Ses ouvrages

témoignent du long voyage que parcourt l'immigré, depuis son départ du pays jusqu'à une intégration incertaine dans le pays nouveau. L'immigré ne peut plus être désormais réduit à un chiffre anonyme, noyé dans de savants calculs statistiques en termes de quotas. En effet, si la sociologie ou l'anthropologie offrent, à travers leurs expressions respectives, une certaine représentation de l'immigré, le récit romanesque, lui, prend sa valeur à partir du vécu, des souvenirs et de l'imaginaire du sujet ou de ses éléments biographiques, pour le faire revivre concrètement dans des circonstances particulières et émouvantes. Sans cette dimension, on ne pourrait déceler les déchirements qui le traversent.

- 7 Il semble, en effet, qu'on ait souvent tendance à prendre en considération « l'immigré » plutôt que « l'émigré », celui qui arrive plutôt que celui qui part, un être sans passé, comme si son existence ne commençait que lorsqu'il s'installe dans le pays d'accueil. Le mouvement d'émigration est le plus souvent perçu comme un mal inévitable : on ne quitte son pays natal que par obligation. Mais l'exode n'est pas toujours synonyme de malheur ; tout dépend de quelle manière et à quel âge de la vie on est contraint à cet exil. L'émigré peut également être un voyageur, à la découverte de lui-même et de ses propres limites. Il y a toujours un appel d'air, une aspiration nouvelle dans le déplacement. Et peut-être même une découverte, comme l'écrit Julia Kristeva dans *Étrangers à nous-mêmes* : « L'aliénation à moi-même, pour douloureuse qu'elle soit, me procure cette distance exquise où s'amorce aussi bien le plaisir pervers que ma possibilité d'imaginer et de penser, l'impulsion de ma culture »⁸.
- 8 L'éloignement du pays natal, n'a jamais coupé Kallifatides de ses racines grecques. Cette distance devient au contraire source de puissance créatrice et lui offre la possibilité d'interpeller un autre peuple. Son pays devient celui du verbe et son acte d'écrire peut être légitimement assimilé à une quête, à un voyage où se reconstitue l'identité mise en péril : la fiction peut fonctionner comme un pont entre les deux rives. Faire partager la nostalgie du pays perdu peut être également une façon de combler la solitude ressentie dans le pays d'accueil.
- 9 Dans son roman *Maître et Paysans*⁹ qui devait constituer le premier volume d'une trilogie et marquer sa véritable percée littéraire, Kallifatides entreprend, sur les voies du souvenir, un retour vers l'enfance et l'adolescence marquées par la guerre. Cependant, il faut du temps pour réussir à faire part d'un passé douloureux. Dans l'avant-propos, il dessine le point d'équilibre qu'il doit atteindre pour pouvoir l'exprimer :

Il me fallait attendre d'avoir pris le recul nécessaire à l'examen de mon sujet d'un œil critique et libre de préjugés. Mais, d'autre part, il ne fallait pas que ce recul soit trop important, ce qui aurait fait de moi un étranger à la vie que je voulais écrire¹⁰.
- 10 Kallifatides vit la tragédie de sa patrie, à la fois du dedans et du dehors : la décrire est un moyen pour lui de faire un retour symbolique à son pays ; par ailleurs, d'un point de vue suédois, il a enrichi le roman par l'apport d'un thème spécifiquement grec. Un critique littéraire disait, à ce propos, en évoquant son œuvre : « Notre pays devient plus vaste par l'acquisition d'une nouvelle province littéraire »¹¹. Par la suite, Kallifatides allait lui donner raison.
- 11 En juillet 1974, la junte militaire était écartée du pouvoir. Quelques mois plus tard, Kallifatides part pour la Grèce avec son ami, le dessinateur et écrivain Henrik Tikkanen¹², afin d'y effectuer un reportage pour le journal finnois *Helsingin Sanomat*. Ils séjournent deux semaines dans le Péloponnèse : Tikkanen dessine, Kallifatides écrit. Tikkanen couvre les pages de son carnet de croquis au crayon à bille, esquisses

empreintes de douceur, qui se fondent avec bonheur dans le texte et lui confèrent une nouvelle dimension. Mais c'est l'écrivain qui nous guide. Toutes ses notes prendront la forme d'un ouvrage : *Un retour tardif. Esquisse de Grèce*¹³, consacré au dilemme qui constitue le retour au pays.

- 12 Le point de départ est intéressant. Kallifatides a vécu douze ans en Suède où il s'est enraciné, tant sur le plan professionnel qu'affectif, et où il a acquis un ancrage progressif et définitif. Il est un écrivain, un essayiste et un critique reconnu en Suède. Il est, entre autres, rédacteur en chef, entre 1972 et 1975 de l'une des plus prestigieuses revues littéraires : le magazine BLM des Éditions Bonnier. Avec quel regard va-t-il maintenant appréhender son pays d'origine ? Comment sera-t-il accueilli ? Devant cette situation, il se déclare, dans l'introduction de l'ouvrage, « aussi nerveux qu'un amant inexpérimenté qui va rencontrer sa bien-aimée pour la première fois » (p. 4).
- 13 Le voyage débute à Athènes. Kallifatides parcourt encore une fois la ville au crépuscule et ressent soudain une immense solitude. Après toutes ces années passées en Suède, il pensait avoir compris les mécanismes de l'exclusion et de l'aliénation. Mais il retrouve en Grèce la même sensation ; « L'amère solitude n'est pas de vivre loin de son pays, mais d'y revenir quelques années trop tard » (p. 9).
- 14 En compagnie de Tikkanen, il quitte bientôt Athènes pour parcourir le Péloponnèse. Sur les contreforts des montagnes, les amandiers fleurissent dans une lumière brumeuse, les cyprès parfument l'air de leur résine, et les orangers et les citronniers ploient sous le poids de leurs fruits. Mais la beauté de la nature ne réussit pas à masquer la douloureuse histoire de la Grèce. Partout apparaissent des traces de la guerre civile, de la dictature, de l'oppression. Au cours de leur périple, ils découvrent tout au long des chemins, des kiosques toujours tenus par des veuves ou des invalides de guerre. « Derrière ces constructions se cachent les traces d'un conflit ou d'une dictature. Si l'on veut une leçon d'histoire rapide de la Grèce moderne, il suffit d'observer ces kiosques » (p. 40), nous dit Kallifatides. Il semble en effet appartenir à une génération perdue, à qui il n'a été permis ni de rêver ni de chanter.
- 15 Les voyageurs atteignent finalement Molai, où Kallifatides est né, un lieu qu'il a décrit dans sa trilogie sous le nom de Jalos. « Au retour dans mon village après une vingtaine d'années d'absence, je sentais mon cœur battre, mes genoux trembler et je transpirais d'angoisse » (p. 77). Les trois derniers chapitres relatent cette visite et en décrivent l'intensité. Si Kallifatides avait, jusque-là, réussi à maîtriser le pathétique par un style léger et des plaisanteries désopilantes, quand il rejoint le lieu de son enfance, le pouls du récit s'accélère et, le style change. Dans de longs passages lyriques, il décrit son village avec ses maisons, ses rues et ses places. Et il redevient le petit garçon, le fils de l'instituteur communiste qui avait fait l'objet de mesures vexatoires et avait été jeté en prison à plusieurs reprises. Il retrouve les regards sombres des voisins, et subit les reproches de son oncle à cause de son exil en Suède. Le doute l'assaille. Pourquoi est-il parti ? Pourquoi est-il revenu ? Ce retour en valait-il la peine ?
- 16 Il recherche les traces de la seconde guerre mondiale et découvre dans cette quête que tous les soi-disant héros collaboraient en fait avec les occupants nazis. « Les mécanismes de la haine survivent, les cyprès ont vieilli, le monument aux morts reste silencieux, mais la haine et le mensonge persistent » (p. 102).
- 17 Quand il se retrouve enfui devant sa maison natale, il se sent épié par les regards curieux qui le scrutent derrière les volets tirés et il comprend alors qu'il a toujours voulu s'en échapper. « Déjà enfant, j'étais un immigré, déjà enfant, je voulais fuir la

densité de ce village. Sa vie était un paradoxe. Il y avait beaucoup de frontières sociales, mais pas de distance entre les hommes. J'avais besoin de cette dernière, mais je détestais les premières » (p. 96).

- 18 Son exil avait évidemment des raisons économiques et politiques, mais il y avait aussi et peut-être surtout, chez lui, le besoin d'une solitude impossible à trouver en Grèce et pourtant indispensable à son épanouissement individuel et artistique. C'est en Suède qu'il allait en trouver l'opportunité ainsi que les conditions d'une société plus égalitaire. Vivre ailleurs et écrire dans une langue nouvelle lui a apporté un sentiment de libération et lui a permis de communiquer avec un autre peuple, sans concession et sans peur.
- 19 Ainsi, il n'y a pas eu de retour véritable, mais simplement une brève visite, traversée par des sentiments ambivalents. Si ce voyage est aussi l'occasion d'un recul, d'une retombée dans l'univers des conflits, on y perçoit pourtant un indéfectible amour pour le pays natal, à la vue du ciel qui surplombe les toits d'Athènes ou sous la douce lumière qui surgit derrière les contreforts des montagnes.
- 20 Kallifatides permet également aux lecteurs suédois de découvrir une autre image de la Grèce, bien éloignée des récits exotiques ou de la prose des guides touristiques. Elle était déjà perceptible dans ses ouvrages précédents, mais apparaît plus clairement dans ce dernier récit.
- 21 Depuis 1974, Kallifatides est rentré régulièrement en Grèce, conscient que le paradis perdu n'était qu'un mirage du passé à jamais disparu. Tout comme en Suède, il se sent à la fois exclu et intégré. Dans les deux pays, il est comme un être scindé, à la recherche incessante de son unité. La quête progresse, roman après roman, pour aboutir à un état de grâce dans un récit strictement autobiographique : *Un long jour à Athènes*¹⁴, où l'auteur évoque le voyage qu'il fit pour assister à l'exhumation de son père, mort quelques années auparavant.
- 22 Le récit oscille entre ces deux moments : le passé de cette mémorable journée à Athènes, et le présent de ces matins d'automne à Stockholm, où l'écrivain, assis à sa table de travail, trois ans plus tard, médite sur sa vie. À travers le « voyage » incessant entre là-bas et ici, la mémoire assure le dialogue du présent de la narration avec l'expérience d'un épisode du passé.
- 23 La vision des ossements de son père a évidemment provoqué bien des turbulences dans ses sentiments et ses pensées. Vague après vague, les souvenirs rafraîchissent sa mémoire et ravivent des bribes plus ou moins déterminantes de leurs relations.
- 24 La mort de son père – et cette seconde mort qu'est l'exhumation – aurait pu l'éloigner définitivement de son pays. Bien au contraire. Avec le recul du temps, Kallifatides prend conscience que son père représente la Grèce qu'il a abandonnée pour s'établir en Suède. Il cherche désormais à combler le vide laissé par le disparu et à créer de nouveaux liens avec sa patrie d'origine :

Il était temps pour moi de retourner auprès de la tombe de papa.
 Je m'aperçus soudainement que je ne devais pas retourner auprès d'une tombe,
 mais auprès d'une source vieille et tarie, mais une source quand même¹⁵.
- 25 Dans les errements d'une vie, il est parfois nécessaire de revenir sur ses pas et le salut de l'homme est souvent au prix de l'identification de sa propre trace : ce déplacement à Athènes représente avant tout pour l'écrivain l'aboutissement d'un voyage intérieur qui marque l'accomplissement de sa quête identitaire. Au cours de cette longue

journée, Kallifatides a saisi toute la valeur de son héritage ; il a gardé son passé en mémoire, il partage l'histoire de son pays avec ses compatriotes, il en maîtrise la langue. Mais en vingt-cinq ans de séjour en Suède, il a adopté un nouveau mode de vie, acquis une nouvelle langue, et s'est enrichi d'un mode de pensée différent.

- 26 Cette longue journée à Athènes se termine au crépuscule et l'auteur contemple la capitale :

C'est ma ville pensai-je, bien que je sache que deux jours plus tard, je monterai à bord de l'avion pour Stockholm. Là-bas aussi il y avait une ville qui était en train de devenir la mienne¹⁶.

- 27 En d'autres termes, il aurait pu se déclarer « heureux de partir de chez lui pour retourner chez lui ».

- 28 L'image retrouvée de la patrie perdue lui permet de s'accepter avec lucidité et il est marqué par cette double appartenance : ses racines et son passé relèvent de la Grèce, mais son présent se déroule en Suède.

- 29 Une fois son véritable parcours identifié, Kallifatides semble délivré de la dissociation qui le hantait. Cette nouvelle forme de liberté l'entraîne comme touriste à Chypre. L'issue de ce voyage a donné lieu à un récit de voyage très personnel *Chypre - un voyage sur l'île sacrée*¹⁷, qui est à la fois un retour et un aboutissement. Kallifatides a, en effet, effectué plusieurs séjours à Chypre. À quinze ans, un voyage scolaire lui fait découvrir l'île. Il est alors amoureux d'une jeune fille, Erika, dont il obtient un baiser sur l'une des tombes royales de Paphos ; avec le temps, ce souvenir atteint une dimension quasi mythique, comme en témoignent plusieurs de ses ouvrages. Dans les années soixante-dix, il retourne sur l'île avec son vieil ami Henrik Tikkanen, qui l'a déjà accompagné en Grèce. Lorsque Kallifatides revient, seul, à Chypre, au printemps 1991, afin de concrétiser ses premières impressions, il est un citoyen suédois d'âge moyen, vêtu d'un short et d'un tee-shirt imprimé d'un texte suédois. Il prend conscience qu'Erika et Henrik Tikkanen, tous deux décédés, seront toujours ses compagnons de voyage :

J'espérais voir apparaître les tortues. Elles ne vinrent pas. Personne ne vint, sinon mes souvenirs. Erika n'avait pas atteint l'âge de vingt-cinq ans. Une trop forte dose d'héroïne avait été son dernier excès. Henrik avait eu cinquante-cinq ans, lui aussi était l'homme des excès. Il refusait ma modération. « Tu ne peux même pas devenir alcoolique, disait-il souvent »¹⁸.

- 30 Kallifatides parcourt les routes du secteur grec de l'île et arpente les collines de la région du Troodos. Il est ici un voyageur véritable qui découvre le pays avec amour, et qui sait communiquer son enthousiasme aux lecteurs. La nature le fascine, la beauté du paysage lui coupe le souffle, et tout le décor participe à cet enchantement qui irradie de bonheur :

Je parcourais les villages des monts Troodos. Depuis bien longtemps j'avais entendu parler de ces montagnes. Arthur Rimbaud les adorait. Giorgos Seferis a décrit dans l'un de ses plus beaux poèmes le village de Platres avec ses rossignols. Pourtant ces montagnes présentent une dimension et une émotion plus fortes que ce à quoi je m'attendais. C'est comme l'étreinte d'une mère. Les arbres fruitiers, les oliviers et les vignes poussent partout, jusqu'aux plus hauts sommets¹⁹.

- 31 Chypre est souvent désignée comme l'île d'Aphrodite dans les brochures touristiques : une définition incomplète selon Kallifatides, « du fait que Chypre est aussi l'île du christianisme, des monastères, des églises, des saints et des ermites » (p. 58). L'auteur n'oublie pourtant pas l'Antiquité, bien qu'il soit avant tout ému par les signes religieux. Kallifatides explore la plupart des églises « qui de l'extérieur paraissent banales, mais

qui sont comme des grottes chargées de mystères, où tout repose dans la pénombre, si ce n'est les icônes éclairées par la lumière vacillante des bougies » (p. 62).

- 32 Le voyage a toujours été une quête, qu'il s'agisse de la découverte de civilisations nouvelles ou de l'élucidation de questions métaphysiques. Kallifatides obtient, grâce à la visite des sanctuaires, la réponse à ses interrogations fondamentales. Il se déclare athée, mais l'absence de foi n'empêche pas la vocation de pèlerin :

Je me demandais si l'on peut devenir un autre. Après vingt-six ans en Suède, je demeurais grec. Je n'étais pas croyant, mais chrétien. Je pourrais ressentir sans difficultés des affinités avec l'islam, le bouddhisme ou le protestantisme, mais je ne pourrais rêver de me convertir. Je reste ce que je suis, un grec chrétien orthodoxe non croyant²⁰.

- 33 Une lueur d'espoir éclaire Chypre, et c'est peut-être pour cela que Kallifatides lui demeure si attaché. Son particularisme est si fort qu'il semble la protéger de toute destruction. Chypre n'est pas seulement le lieu de l'occupation, c'est aussi celui des réfugiés. L'immigration y a toujours été forte, et le demeure. Ce voyage lui apprend, certes, que l'histoire et les êtres qui la subissent sont traversés par des souffrances, mais aussi que la vie reste, malgré tout, source de beauté et de bonheur. Dans la nature, dans la fraîcheur des églises, dans la lumière des icônes et devant les vignobles en terrasse, il perçoit l'autre face des aptitudes humaines : forces de création, de résistance, d'adaptation et d'amour qui le remplissent d'espoir :

Des individus issus de tous horizons avaient cohabité ici pendant des siècles, comme en témoignent ces traces ; c'était comme de séjourner au sein de l'humanité. Tout cela apportait quiétude et richesse et procurait un profond sentiment de sécurité, ce fait de se sentir humain parmi les humains²¹.

- 34 Ce voyage peut constituer l'image d'Ithaque aux yeux de Kallifatides ; l'aboutissement d'un parcours ou d'une recherche : l'harmonie retrouvée, la paix, le retour à soi.
- 35 Kallifatides a trouvé le principe de son écriture dans le voyage. L'éloignement développe, dès le départ de son pays, une dynamique particulière et l'écriture devient l'espace où se reconstitue son identité mise en péril. Ses œuvres dessinent le portrait de l'auteur lui-même, non pas comme individu, mais comme figure du migrant moderne. Car, qui est l'immigré, sinon un voyageur toujours à la recherche de son identité spécifique et pluriculturelle ?

NOTES

1. Theodor Kallifatides, *En fallen ängel (Un Ange déchu)*, Stockholm, 1981, p. 152.

2. La rapide expansion de l'industrie et la forte demande de main-d'œuvre dans les années 50 et 60 ont entraîné une montée en flèche de l'immigration qui a atteint dans les années 60 un total de 235 000 personnes dont 19 000 grecs. Depuis 1974, arrêt officiel de l'immigration, la majeure partie des immigrés sont des réfugiés politiques. Aujourd'hui, environ 18% des résidents sont nés à l'étranger ou ont au moins un parent d'origine non suédoise. (*Les immigrés en Suède. Feuillet de documentation*, SI, n°63).

3. 1,2 million de Suédois – plus d'un quart de la population, quittèrent le pays à la fin du XIX^e siècle pour se rendre en Amérique. L'écrivain Vilhelm Moberg (1898-1973) a décrit cette épopée humaine dans *La Saga des Émigrants* (1949-1959). Les cinq volumes sont récemment traduits en français. (éd. Gaïa).
4. *Minnet i exil, (Souvenirs d'exil)* Stockholm, 1969. *Utlänningar (Les Étrangers)*, Stockholm, 1970. Ce livre a été porté à l'écran en 1972 par Johan Bergenstråhle sous le titre « Jag heter Stelios » (*Je m'appelle Stelios*). Le scénario a été écrit en collaboration avec l'écrivain.
5. *Utlänningar*, p. 24.
6. *Ibid.*, p. 14.
7. *Ibid.*, p. 7.
8. Julia Kristeva, *Étrangers à nous-mêmes*, Paris, 1998.
9. *Bönder och Herrar (Maîtres et paysans)*, Stockholm, 1973, suivi de *Plogen och Svärdet (La Charrue et l'Épée)*, Stockholm, 1975, *Den grymma freden (La Paix cruelle)*, Stockholm, 1977. Cette trilogie a été traduite en français sous les titres *Les Santons du Péloponnèse*, Paris, 1977, *Les Santons brûlés* et *Les Santons d'Athènes*, Paris, 1987.
10. *Les Santons du Péloponnèse*, p. 9.
11. Håkansson, Björn : *Grekland – ny provins på vår litterära karta*, Aftonbladet, 24/9 1973.
12. Henrik Tikkanen (1924-1984), dessinateur et auteur finlandais de langue suédoise.
13. *Den sena hemkomsten. Skisser från Grekland*, Stockholm, 1976 (*Un retour tardif. Esquisse de la Grèce*).
14. *En lång dag i Aten*, Stockholm, 1989. Traduit en français sous le titre *Un long jour à Athènes*, Paris, 1990.
15. *Ibid.*, p. 183.
16. *Ibid.*, p. 181.
17. *Cypern – en resa till den heliga ön*, Stockholm, 1992 (*Chypre – un voyage sur l'île sacrée*).
18. *Ibid.*, p. 89.
19. *Ibid.*, p. 104.
20. *Ibid.*, p. 127.
21. *Ibid.*, p. 119.

RÉSUMÉS

Theodor Kallifatides, d'origine grecque, est l'un des premiers écrivains en Suède à s'exprimer, dans la langue de son pays d'adoption, sur le thème de l'immigration. L'auteur a élaboré son écriture à partir du motif du voyage, tissant la thématique de l'éloignement de son pays d'origine dans la découverte d'une nouvelle culture. Le thème est décliné dans ses trois phases : le départ – qui constitue le premier déchirement pour l'immigré –, la destination finale – où se pose la question de l'intégration – et le retour aux sources. Dans ce mouvement, l'auteur reconstitue son identité menacée en s'acceptant lucidement ; être immigré signifie pour lui avoir une double appartenance qu'il faut confirmer. Son écriture représente donc le miroir réfléchissant ses « deux moi ». À l'un des pays la forme, à l'autre le contenu. Si Kallifatides est bien suédois par la langue, son œuvre s'enracine avant tout dans son passé grec.

Theodor Kallifatides, Autor griechischer Herkunft, ist einer der ersten Schriftsteller in Schweden, die sich in der Sprache ihrer Wahlheimat zum Thema der Immigration geäußert haben. Vom

Motiv der Reise ausgehend, hat der Autor in seinem schriftstellerischen Werk die Thematik der Entfernung von seinem Geburtsland mit derjenigen der Entdeckung einer neuen Kultur verflochten. Das Thema wird in seinen drei Phasen variiert: der Abschied, der für den Emigranten den ersten Riss bedeutet; das Zielland, wo sich die Frage nach der Integration stellt; und die Rückkehr zu den Wurzeln. Indem er diese drei Phasen durchläuft, stellt der Autor seine bedrohte Identität wieder her und akzeptiert seine Situation mit klarem Blick: Ein Immigrant zu sein bedeutet für ihn, eine doppelte Zugehörigkeit zu haben und dazu stehen zu müssen. Sein schriftstellerisches Werk spiegelt also seine « beiden Ichs » wieder. Die Form wird mit dem einen Land in Verbindung gebracht, der Inhalt mit dem anderen. Wenn Kallifatides durch die Sprache wohl ein Schwede ist, wurzelt sein Werk vor allem in seiner griechischen Vergangenheit.

AUTEUR

BIRGITTA CREMNITZER

Université Charles-de-Gaulle-Lille III